

PARIS  
Rédacteur en chef  
JULES LERMINA  
BUREAUX  
17, Rue Vivienne

LYON  
Directeur  
JULES FRANTZ  
BUREAUX  
32, rue de l'Arbre-Sec

# LIBRE-FUSE

**ABONNEMENTS:** 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

**BUREAUX DE VENTE A LYON:** Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — **A PARIS:** Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

**CAVIS.**

Voir, à la troisième page, le feuilleton :

**LES MYSTÈRES DE LA CROIX-ROUSSE**

*Les personnes qui voudraient se procurer tout ce qui a paru jusqu'à ce jour de ce roman, le trouveront au Bureau des Journaux, rue Tupin, 34, pour 5 centimes.*

**PARIS**

L'Hiver de 1867

Le temps est un grand maître, répètent les amateurs de poncifs. Il faudrait à ce cliché une petite variante et je me permets de la livrer à l'attention de mes contemporains. C'est celle-ci : La température est une grande maîtresse d'école, et si l'on prenait un peu plus de soin de suivre avec attention les variations du climat sous lequel nous avons le bonheur de vivre, on ne s'en trouverait que mieux.

Remarquez qu'en France, et en ceci je suis d'accord avec le bureau des longitudes, cette satanée température est d'un variable, d'un variable... L'année dernière, au mois de janvier, le 19 janvier, le temps fut splendide, c'était presque un renouveau. Un peu plus les bourgeois se furent montrés et les feuilles songeaient déjà à surgir. Cela dura pendant quelque temps, pendant quelques mois même, mais changement brusque : alors que l'hiver, se produisant dans sa force normale, eût dû développer la vitalité de toutes ces feuilles et de tous ces fruits, crac ! le vent a tourné et la bise a soufflé, drue, âpre et sèche. En est-il tombé, en 1867, de ces pauvres feuilles !

Et d'autant plus piteusement qu'elles s'étaient hâties, ces pauvrettes. Elles s'étaient si douillettement étendues, elles s'étaient étirées comme une jolie femme qui se réveille sous un baiser, ou comme des souris, qui n'entendent plus de bruit, croient que Rominagrobi s'est éloigné. Elles allongent le nez, la patte. Mais le matou faisait bonne garde là-bas, au coin. Il s'est même amusé, le pendard, à voir les petites bêtasses se démener et gigoter, dans la plénitude de leur joie et de leur liberté... Toutes

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête  
Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
Puis ressortent, font quatre pas,  
Puis ensu se mettent en quête !

Elles allaient recommencer, les mauvaises, à grignoter, à ronger, à faire les cent dix-neuf coups. Et cela, parce que l'Attila, le fléau des rats, faisait le mort, et s'était, certain jour de janvier, mis à ronronner au soleil et à faire les gros yeux bien doux et bien papelards. Mais attendez la fin.

L'Attila ressuscite, et, sur ses pieds tombant, Attrape les plus paresseuses.  
« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant,  
C'est tour de vieille guerre et vos cavernes creuses  
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis. »

De fait, il y en eut peu de sauvées. Mais je m'éloigne de mon sujet, et la question des souris et des chats ne fait rien à l'affaire. Je n'entends parler que de la pluie et du beau temps. Donc, il y avait forte gelée ces jours derniers. La Seine même s'était figée. Le courant avait disparu sous une épaisse couche de glace. Ce courant qui, pour n'être pas violent, n'en est pas moins dangereux, puisque, comme tout autre, il ne s'arrête pas, et finit par miner et renverser tout ce qui se voudrait opposer à son passage.

Ah ! nous n'avons pas perdu notre temps. A peine parut-il possible de s'aventurer sur cette route qui cependant cachait un danger bien connu, nous nous sommes aventurés à traverser la Seine. Nous nous sentions heureux, tant nous

sommes badauds, de jouir, ne fût-ce qu'une heure, qu'une minute, de cette liberté toujours enviée, celle de faire ce qui nous a été longtemps interdit.

On glissait bien sur cette glace. Parbleu ! où ne glisse-t-on pas ? Et hardiment nous nous sommes mis en marche. Plus hardis, d'aucuns ont même allumé du feu sur cette glace. C'est si bon de narguer un peu.

On comptait sans le dégel.

Il est venu ce dégel, brutalement, sans crier gare. Des hommes sont tombés à l'eau qui se sont noyés. Le fleuve reprenait ses droits. Ah ! disait-il en étranglant et bâillonnant les victimes qui tombaient, vous avez voulu rire de moi, vous m'avez cru endormi, qui sait ? dompté peut-être, mais les destins et les vents sont changeants. Qui me raille meurt !

D'autres ont été plus fous encore. Ils sont venus sottement (le fait se passait à Nantes) s'ébattre sur le fleuve avec une lourde machine... le dégela crevé la glace, et tous sont morts. Prenez garde au dégel !

Le dégel, c'est la sournoiserie qui guette toutes les hardies et toutes les énergies. La géle n'était en tout cela qu'un agent provocateur.

Promenez-vous, marchez, courez, mes beaux damerets. Le moment viendra où je saurai vous pincer. Et je ne crains pas ; et je saurai distinguer les miens, car ils savent bien que la glace ne dure pas et ils sont prudents ; ils s'enferment bourgeoisement chez eux, et s'ils ont à traverser la Seine ils prendront les ponts.

C'est un grand talent que de savoir prendre les ponts, et j'en sais plus d'un qui a ce génie merveilleusement développé.

Toute rivière se peut franchir par quatre moyens : par balancelle, à la nage, sur la glace ou sur les ponts.

La nage est réservée aux courageux qui n'ont pas peur du froid, les barques à ceux qui ne savent pas nager, la glace aux timides que le moindre mirage encourage et décide, mais le pont — voilà le moyen sûr, prudent, à la disposition de tous.

Connaissez-vous M. X... le commerçant. Il doit traverser une rivière où l'on se noie et qui se nomme opération scabreuse. Il a un prête-nom, cela s'appelle prendre le pont.

Ce journaliste qui injurie en ayant soin d'avertir tout d'abord qu'il ne se bat point... Il prend le pont.

Ce député qui, ayant à traverser l'océan électoral, commence dès aujourd'hui à flatter ceux-ci et ceux-là... il prend le pont.

Que de gens prennent le pont, routiniers qui s'en remettent, avant de juger, à la sagesse de qui de droit, et attendent prudemment le mot d'ordre, prêts à démentir demain ce qu'ils ont affirmé aujourd'hui.

Les jolis passeurs de pont que les Lymairac, les Vitu, les Grenier et tutti quanti.

Il est si doux — suave mari magno, disait Lucrece, de s'accouder au parapet et regarder les autres qui partagent, en s'efforçant de remonter le courant. Ils dominent, les passeurs de pont, ils suivent paisiblement leur trottoir, quelques-uns même s'assoient au coin et jouent un air de clarinette, en tendant leur chapeau...

Vous tous qui m'écoutez, laissez là ces enfantillages qui nous poussent à plonger résolument, tête première, pour gagner l'autre bord. Il y a là des dangers. On se noie ou bien on peut recevoir un coup d'aviron sur la tête.

Prenez le pont, croyez-moi, prenez le pont.

Jules LERMINA.



**LYON**

CHRONIQUE

Vu les noms qui m'entourent, je suis certain que l'on me saura gré d'être concis.

Sous ce titre : Lyon, je ne prétends nullement vous faire un relevé complet des faits et gestes de notre bonne ville, j'ai de trop tristes exemples sous les yeux.

Je me propose donc de butiner, comme par le passé, un peu au hasard, sans méthode, sans prétention et surtout en évitant avec soin toute discussion philosophique.

— Lecteurs, aimez-vous à rire ? — si oui, — abonnez-vous à la *Semaine religieuse*.

Ce petit papier, véritable moniteur des miracles, serait, comme tous les moniteurs, assez stupide, s'il n'était égayé par la prose de MM. Pel Adam père, Pel Adam fils et Pel Adam St-Esprit.

Le dernier numéro de ces élèves en veuillotie contient un mot charmant à l'adresse du *Progrès*. A propos de je ne sais plus qui ou quoi ils appellent ce dernier

**Le dépôt de mendiette de la démocratie de province.**

On n'est pas plus chrétien.

Le *Progrès* aurait pu riposter en traitant son pieux confrère de :

**Réceptacle de la cafarderie lyonnaise.**

Il a préféré s'abstenir, voulant prouver par là ce que signifie le silence dans certains cas.

A ce propos, un de mes amis me demandait :

— A baver ainsi, ces gens-là doivent se rendre malades ?

— Malades ! — Mais ils se portent comme des PIE IX.

Un avocat de nos amis nous propose de faire, dans le *Refusé*, un compte-rendu hebdomadaire sur

**Les condamnations littéraires de la semaine.**

A notre grand regret, nous avons été obligé de refuser, la petitesse de notre format ne nous permettant pas d'insérer de trop grands articles.

Mes amis et connaissances qui, par oubli involontaire, n'auraient pas été prévenus du plaisir que je viens d'éprouver en apprenant que mon portier me laissera désormais coucher à la rue sans autorisation préalable, sont priés de considérer le présent avis comme une invitation à faire des bugnes entourées de crêpes.

Une jolie coquille trouvée sur une affiche lyonnaise :

**Dictionnaire**

de la

**CONSERVATION**

200 fr.

Ce n'est pas cher ! surtout s'il est bien *conversé* !

Une de nos plus importantes maisons de broderies vient de recevoir du curé de Strasbourg une pleine caisse... De bonnets d'Alsaciennes.

Ces vieux bonnets, une fois décrassés, sont destinés à orner des chasubles !!!

Jusqu'à ce jour nous savions bien que nos belles dames confectionnaient, avec leurs robes fanées ou taillées, des ornements d'église, nous savions également qu'il arrivait souvent que l'on taillait, sans le moindre scrupule, une chappe, une dalmatique ou quelque étole dans des rideaux d'alèze ; mais nous admîtrions difficilement que l'on fasse servir des bonnets de filles au culte catholique.

Après ça, on me dira qu'avec un bon coup de goupillon on purifie bien des choses ?

Oui, mais... et le souvenir !!!..

Allons ! jeunes strasbourgeoises, si vous voulez être agréables au Seigneur, ne jetez plus vos bonnets par-dessus les moulins, mais envoyez-les, soigneusement réparés, à votre pasteur.

Et quelques jours plus tard, en assistant à l'office,

vous aurez la joie de les voir en place, et alors vous pourrez dire à votre compagne :

— Tiens, Françoise, regarde donc notre curé qui a mon bonnet dans le dos.

— Et le mien qui est dessous !!!

—

Messieurs les employés de la poste ont parfois des mots d'une rare profondeur.

Hier vendredi, au bureau des réclamations, une personne récalcitrante grincait plus haut que d'habitude.

Au bout d'un instant, impatienté de ce bruit, un employé, qui probablement ne s'entendait pas lire son journal, s'écria d'un air furieux :

— Tonnerre ! il n'y a que trois bêtes (sic) qui peuvent crier comme ça.

UNE FEMME, UN CHIEN ET UN OFFICIER.

... Et le bureau était plein de monde,... comme tous les bureaux de réclamation.

« Le chien ne dira rien, mais c'est l'officier qui ne sera pas content. »

Jules FRANTZ.

**PAUL-Louis COURIER**

à Sainte-Pélagie

Au moment où l'on est en train de nous faire une nouvelle loi sur la presse, nous ne croyons pas tout à fait inopportun de réveiller le souvenir suivant, qui a trait à la détention de Paul-Louis Courier à Sainte-Pélagie.

On sait que ce fut à la suite de la publication du *Simple discours* que notre illustre « vigneron » fut condamné par la cour d'assises à deux mois de prison et deux cents francs d'amende.

On connaît aussi de quelle manière triomphante il se vengea de cette solite condamnation par un autre pamphlet, peut-être le meilleur de tous, qui a pour titre : *Procès de Paul-Louis Courier*, et dans lequel il a chargé d'un immortel ridicule ce malheureux Jean de Broë.

Mais ce qui est moins généralement connu, ce sont ses impressions de prison, qu'il a consignées dans sa correspondance, et dont nous allons extraire, en le résumant, le plus essentiel.

La veille de son procès, Paul-Louis ne s'attendait guère à être condamné. Il avait dîné chez M. de Berville, son avocat, en compagnie d'autres membres du barreau, et l'opinion unanime avait été qu'on n'oseraient pas le condamner. — « Il y a, écrit-il ce jour-là à sa femme, des circonstances favorables que je ne puis écrire. »

Quelles étaient ces circonstances ? Paul-Louis n'a pas jugé à propos de les faire connaître.

Mais le lendemain, 28 août 1821, il avait fallu rebattre considérablement de cet optimisme, et il lui était démontré qu'il pouvait quelquefois être aussi devant de compter sans Thémis que sans son hôte.

Courier, ayant de se constituer prisonnier, s'en alla passer quelque temps en Touraine pour mettre ses affaires en ordre. Il revint à Paris dans le courant du mois de septembre, et ce ne fut que le 11 octobre qu'il entra à Sainte-Pélagie.

Le jour précédent, il avait visité le local qui lui était destiné. Il lui avait paru « bien disposé, au midi, sec et bien aéré. » La physiognomie des prisonniers, qui lui avaient fait l'effet « de se bien porter, » et auprès desquels il avait remarqué trois jeunes femmes ou filles, très-jolies, « achèvent de le rassurer. » Cependant, ajoute-t-il dans la même lettre où il place ces observations, tu sais ce que je pense sur la solite de ceux qui se mettent en prison. Dieu veuille que je ne m'en repente pas ! »

Enfin, il est entré.

Laissons ici sa correspondance parler toute seule :  
A Madame Courier,

Paris, dimanche, 14 octobre 1821.

Je suis entré ici le 11 ; c'était, je crois, jeudi dernier. Je suis étonné de n'avoir point de lettres de toi depuis ce temps. J'ai peur qu'il s'en soit perdu quelque une ; j'en serais bien fâché. J'attends de toi des nouvelles importantes. Sois tranquille sur mon compte, je suis aussi bien qu'on peut être en prison : bien logé, bien nourri ; du monde quand'yeux et des gens fort aimables ; logement sain, air excellent. J'espère n'être point malade ; c'était tout ce que je craignais . . .

Je suis dans une chambre, grande comme ta chambre jaune, exposée au midi, point de cheminée ; en hiver on met un poêle ; couché sur un lit de sangle et un matelas de laine que j'ai apporté ; une petite table pour écrire, une autre pour manger. Je mange chez moi, on m'apporte de chez un restaurateur assez passable, aux prix ordinaires. Ma chambre donne, comme les autres, sur un long corridor. On m'enterre le soir à neuf heures, à double tour, cela me contrarie extrêmement, quoique j'en aie nulle envie de sortir. On m'ouvre le matin, à la pointe du jour. Nous avons une promenade grande comme le quartier de l'Isambert : nous n'en jouissons qu'à certaines heures. Le reste du jour elle appartient aux prisonniers pour dettes, qui sont séparés de nous. On vient nous voir de dehors, mais il faut aller demander à la police une permission qui ne se refuse pas ; cependant c'est un ennui. Il y en a qui aiment mieux être ici qu'en pays étranger et je crois qu'ils ont raison ; cependant je maintiens toujours que c'est une grande sottise de se mettre en prison. Il y a un homme qui l'a fait cette sottise-là, et s'en repent cruellement. Cauchois-Lemaire voit sa femme tous les jours et beaucoup d'autres gens ; il me paraît tellement accoutumé à eux qu'il n'y pense seulement plus. Pour moi, cinq jours, depuis que je suis enfermé, m'ont paru longs, et les cinquante-cinq qui me restent me paraissent aussi bien longs.

Il n'y avait alors à Sainte-Pélagie que deux corps de bâtiment. Le troisième, où se trouve aujourd'hui le pavillon de l'Est, surnommé pavillon des princes, et exclusivement réservé aux détenus pour délits de presse, fut construit que plus tard, après la révolution de juillet. La cour dans laquelle se proménaient Paul-Louis Courier est celle qu'on appelle actuellement « cour de la dette. »

Il résulte aussi de la lettre que nous venons de citer qu'en 1821 les détenus politiques de Ste-Pélagie n'étaient verrouillés qu'une heure plus tard. C'est, aujourd'hui, à huit heures du soir, que MM. les guichetiers viennent fermer les portes aux prisonniers, en leur souhaitant bonne nuit.

Dans d'autres lettres, Courier se plaint de l'importunité des visites, qui lui font perdre un temps précieux. Il renouvelera le témoignage de l'ennui qu'il ressent. Quoique très-occupé, il trouve le temps bien long. Il se reconnaît moins de patience que ceux qui ont cinq ans à faire, et il confesse qu'une prolongation ne serait nullement de son goût.

Parmi les visiteurs de distinction qui venaient le voir assidument, il faut citer Béranger et le colonel Fabvier.

Ces deux mois de prison furent consacrés par Paul-Louis à la seconde édition de sa merveilleuse traduction de *Longus*. Voici ce qu'il écrit, à ce sujet, au *Courrier Français*, le 4 octobre 1823 :

Annoncez, je vous prie, ma traduction de *Longus*, qui s'imprime à présent, corrigée, terminée ; c'est un joli ouvrage, un petit poème en prose où il s'agit de moutons, de bergers, de gazon. La première édition fut saisie à Florence par ordre de l'empereur Napoléon : j'inspirai le grec à Rome ; il fut saisi de même. Revenu à Paris quand il n'y eut plus d'empereur, et toujours occupé de Chloé, de ses brebis, je retouchais ma version, lorsqu'on me mit en prison à Ste-Pélagie : Ce fut là que je fis ma seconde édition.

La veille du jour où expirait sa peine, Courier fut extrait de Ste-Pélagie et conduit devant le tribunal pour un autre pamphlet, *la pétition pour des villageois que l'on empêche de danser*. Il en fut quitte, cette fois, pour une remontrance.

N° 42.

## SIMPlice

Roman intime

Par Victor CHAUVENT

*Le Jeune et l'Ancien*

*Le Jeune*.

— Je me suis cent fois tenu ce langage, dit-elle, et je n'ai pas encore pu vaincre ce que vous appellez ma faiblesse. J'ai vu de près les souffrances dont vous me parlez, et j'ai longtemps interrogé de pauvres créatures certainement plus malheureuses que moi, mais ma tristesse a été plus grande encore en voyant ces maux. J'ai même fait ce qu'on est convenu d'appeler du bien, c'est-à-dire que j'ai donné mon superflu pour réchauffer des vieillards et vêtir de petits enfants. J'ai fait cela, et le vide qui était dans mon cœur ne s'est point comblé. Aucune déception n'est encore venue m'éprouver et je n'ai point de souvenir pénible. Oui, je suis heureuse, du moins autant qu'on peut l'être, et cependant je souffre, je vous l'assure. Que de femmes plus à plaindre que moi n'ont pas ces défaillances, qu'elles aient plus de courage et de résignation, cela prouve que leur nature est différente de la mienne, mais cela ne peut me condamner, puisque j'ai voulu me vaincre et que je ne l'ai pas pu.

Nous en restâmes là, car Mme Taurige, Gontran et Luigi venaient de nous rejoindre. Seulement avant de la quitter, je profitai de ce qu'on ne pouvait m'entendre pour lui dire que la première fois que je l'avais

Béranger, après la condamnation de l'homme de la Charbonnière, dit à quelqu'un : A la place de M. Courier, je ne donnerais pas ces deux mois de prison pour cent mille francs.

Pour moi, qui suis entré à Ste-Pélagie le 2 décembre dernier, anniversaire du coup d'Etat de 1851, et qui en suis sorti avant-hier, 2 février, jour de la Purification, je ne sais pas, au cas où je récidiverais et où quelqu'un viendrait m'offrir cent mille francs de mes deux mois de prison, si je ne les lâcherais pas.

Emile FAURE.

## SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 2).

## A. PERRAUD

Premier propagateur de la méthode Galin-Paris-Chevé à Lyon !

Grand Eleveur de Directeurs de Sociétés chorales !

Professeur des Ecoles musicales de l'Orphéon de Neuville !!!

Directeur de la Société chorale LYONNAISE

(Galin - Paris - Chevé) fondée en 1858!!!

### AU PHYSIQUE :

Assez laid. — Maigre, très-maigre, trop maigre. — N'a jamais pu, malgré tous les efforts qu'il a faits, peser plus de 49 kilos 999 grammes, vêtements compris. — Possède un nez et un menton qui, en voisins curieux, regardent toujours ce qui se passe dans sa bouche.

### AU MORAL :

Pas d'opinion. — Evite toutes discussions politiques ou religieuses. — A un faible pour les rats blancs et pour lui-même. — Vénère le sexe faible, ce qui explique la présence des dames dans sa Société. — Remplace dans les chœurs les paroles trop libres par d'autres plus *pastorales*. Exemple, au lieu de : *Donnez-nous des maris*, il fait dire : *Donnez-nous la santé*. — Ne craint pas cependant de faire chanter la chanson de *Rigoletto*.

### EN MUSIQUE :

Excellent théoricien. — Passable exécutant. — Médiocre accompagnateur. — N'a jamais douté de son talent. — Va à l'opéra pour analyser les accords. — Connait sur le bout du doigt toutes les fautes d'harmonie de Meyerbeer et ne les lui pardonnera jamais. — Comme son élève et ami Chambon, ne craint pas les mesures pour rien qui lui permettent de glisser un morceau de *jus-noir* dans sa bouche. — Fait une consommation de baguettes assez grande pour se chauffer tout l'hiver. — Ne connaît d'autre mouvement que le *modérato*. — Un de ses disciples dévoués a chiffré que la moyenne des coups de baguette distribués à son pupitre, pouvait bien être, bon an mal an, de 268,673 à 268,674. — A en horreur les nuances, parce que son ami et élève Chambon en abuse.

### RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Ex-professeur de mathématiques ; de là son amour pour les chiffres. — Tient à ses titres autant qu'à son pantalon de première communion. — A fait des pieds et des mains pour que la *Société chorale lyonnaise* porte son nom, et n'a pas réussi. — Vendrait son droit d'assise pour un sou de pommes de terre frites. — Craint beaucoup *maman* et pas du tout *papa*, au contraire. — A failli mourir de désespoir en apprenant que LE REFUSÉ lui refusait un *Posteau*. — Adore à la folie le *voxophone-sympoliphone* (homme orchestre, ou plutôt, saltimbancue). — Déteste souverainement les solos de violon, violoncelle, flûte ou hautbois. — Ne craint pas l'orgue.... de Barbarie. — Improvisé à chacun des concerts de sa Société un petit discours qui ne manque pas de *chic* ???

Lit le *Refusé*. — Fait part à ses amis et connaissances des articles écrivant ses confrères. — A appris par cœur la silhouette de Chambon, et coupe les articles qui lui conviennent pour les envoyer aux autres journaux.

(A d'autres).  
L'ACCEPTÉ.

vue, le soir, dans la gondole, je l'avais crue plus heureuse.

— C'est que vous jugez sur les apparences, répondit-elle. Mais c'est trop parler de moi ; adieu, votre ami vous appelle.

Et elle me tendit sa petite main que j'osai à peine serrer dans la mienne.

— Est-ce que vous permettez de vous voir demain ? lui demandai-je.

— Venez demain. Gontran m'a donné une de vos partitions, nous l'étudierons ensemble.

Quand nous fûmes rentrés, Luigi me raconta qu'il avait été décidé entre Gontran et sa mère, que lors de notre départ ils nous accompagneraient à Rome. Cette heureuse nouvelle me transporta de joie, et sans attendre qu'il me questionnât sur Marguerite, je lui ouvris mon cœur. Je lui dis que chaque minute passée auprès d'elle avait augmenté mon amour ; que c'était bien là celle que j'avais rêvée, et toutes les charmes miasmes vieilles comme le monde, qu'on a tant dites et qu'on ne se lassera pas de redire. Alors Luigi, enflant sa voix et prenant un air grave, me fit un sermon, moitié sérieux, moitié bouffon, qui aurait mérité d'être recueilli.

— « Ami, tu côtoies un précipice ; le cœur de la femme est un abîme dont on ne sonde pas le fond ; prends garde à toi si le pied te glisse !

Regarde-moi, regarde ton Castor, Pollux ! A-t-il aimé ! Un peu ! Un peu ! Mais qui ? Ah ! voilà ! Des frimousses jolies comme un cœur, de charmants petits aigles qui n'avaient pas pour deux sous de vertu ! — Fifine, tu me vas ! — Vrai ? — Parole d'honneur ! — Eh bien ! toi aussi, mon gros ! — Veux-tu taper ! — Topons ! — Et c'est fait ! Mais un amour qui est une véritable pas-

## CAUSERIE PARISIENNE

Rien ne manque plus à la gloire de *Paul Forestier*. L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la seconde représentation, et... dans le *Nain Jaune*, du 31 janvier, M. Barbey d'Aurevilly éreinte la pièce, son auteur et ses interprètes. Puis, il donne au passage un coté de griffes à M. Ponsard, et, se trouvant en vervé, il plaisante désagréablement les critiques qui ne sont pas de son avis. Allons, à qui le tour ?

Nous espérons qu'un de ces matins M. Barbey d'Aurevilly ne trouverait plus personne à croirent, s'éreintera lui-même.

Trois journalistes parisiens me sont sérieusement antipathiques. Ecrivant avec parti pris, ils ferment les yeux sur tout ce qui est beau, noble, généreux. Voulant avoir raison quand même, ils jettent l'injure à la face de leurs adversaires. Espri's rétrogradiés, ils vont sans savoir ce qu'ils veulent, mais connaissant fort bien ce qu'ils ne veulent pas : la liberté.

L'un de ces trois journalistes se fait lire avec intérêt, car il a du talent quand même, c'est Louis Veuillot. Le second est lu aussi avec un certain plaisir, grâce à ce que ce soit quel bagoût littéraire assez plaisant, c'est Eugène de Mirecourt. Le troisième, guindé, prétentieux, lourd, amphigourique, n'arrivera jamais à avoir quoi que ce soit qui ressemble à du talent ou à du style, c'est Barbey d'Aurevilly.

La saison des fleurs et des petits oiseaux n'est pas encore venue, que déjà on parle de se marier un peu partout. Le prince Humbert a enfin trouvé une fiancée pour de bon, sa cousine Marguerite. Le mariage doit avoir lieu au mois d'avril, mais d'ici là... enfin on doit être très-circospct quand il s'agit du prince Humbert.

Madame de Morny, l'inconsolable veuve, l'épouse aimante qui coupa ses cheveux et les enferma dans le cercueil de son mari, Madame de Morny qui voulait de gré ou de force entrer au couvent à la mort du due, Madame de Morny, enfin, épouse M. de Sesta. Il est due aussi comme l'autre, mais il n'avait jamais porté son titre ; il le portera désormais pour être agréable à sa femme qui veut rester duchesse, comme devant.

M. de Doudeauville attaque en diffamation l'*Avenir de Blois*, feuille préfectorale. Ceci nous rappelle une petite anecdote, qui se passa lors des élections au Conseil général.

Un de mes amis, commis principal dans une administration, et... journaliste à ses moments perdus, envoyait une correspondance parisienne à un journal champenois. Il tomba à plume raccourcie sur un candidat au Conseil, neveu d'un marquis estimé en haut lieu.

Le marquis se plaignit au directeur général, chef suprême de l'employé *coupable*, et ce dernier, envoyé en disgrâce dans une ville éloignée, fut, somme toute, mis en disponibilité.

Il est bon de dire que le neveu du marquis n'a pas été élu au Conseil général, de là sa colère.

\*\*

sion, un amour qui vous fait porter les cheveux trop longs et passer les nuits à la fenêtre pour regarder les étoiles dans le ciel, mon cher ami, il n'en faut pas. Tout pour l'art ! voilà ma devise qui doit être la tienne. Eh ! malheureux que tu es ! Où donc trouveras-tu plus de sentiment, plus de volupté et plus d'ivresse ? où trouveras-tu une amante qui te soit plus fidèle que l'inspiration, malgré ses caprices et ses humeurs ? Ainsi, mon fils, mets un triple cadenas à ton cœur et jette ton amour dantesque par la fenêtre, d'autres le ramasseront. Mais toi qui es un artiste et qui ne dois point avoir d'instincts vulgaires, ne brûle que pour la gloire qui te tend les bras. » Et là-dessus il me souhaita le bonsoir pour aller se coucher et rêver peut-être qu'il montait au Capitole.

Le lendemain je revis Marguerite, puis le surlendemain, puis enfin tous les jours. Mon intimité avec son frère était devenue des plus étroites, et je faisais maintenant partie de la famille. Mme Taurize avait aussi une sincère affection pour moi. Je lui avais parlé de ma mère en des termes qui n'avaient promptement gagné son cœur. Enfin je n'étais plus un étranger, et ma présence dans cette maison, à n'importe quelle heure, ou un tête-à-tête avec Marguerite ne surprenaient plus personne. Il arriva même un soir que nous fîmes seuls une promenade sur le canal, dans une petite barque que je voulus conduire, afin d'éviter la présence d'un tiers, et qui tint dans mon récit une place tellement importante que je ne puis la passer sous silence.

C'était, s'il m'en souvient, la veille que je quittai Venise. Les chaleurs accablantes de la journée avaient jeté à la nuit des flots de promeneurs partout. Comme tout le monde, nous étions descendus, et pour éviter la foule, nous avions, comme je vous l'ai dit, loué une barque. Je ramais lentement, tandis qu'elle suivait

Ah ! quel homme c'était, Louis Véron ! docteur en médecine, directeur de l'Opéra, inventeur de pâtes et rédacteur en chef du *Constitutionnel*. Durant toute sa vie, il a su prévoir les événements, il avait le don de l'intuition poussé à sa suprême puissance. Hier a eu lieu la translation de ses cendres, du cimetière Montmartre au Père-Lachaise. Par un article de son testament, il demandait avec instance d'être enterré au Père-Lachaise.

Le docteur Véron avait prévu que M. Haussmann exproprie le cimetière Montmartre.

Emile LAMBRY.

## L'ÉPIZOOTIE LYONNAISE

Encaissée entre deux rivières, bornée (c'est le mot) d'un côté, par la haute montagne de Fourvières, où de gros moines s'ébattaient et s'engraissaient au soleil, bordée de l'autre, par la Croix-Rousse, où maigrissent et crèvent à la peine des familles d'ouvriers, coupée en tous sens par de larges et spacieuses avenues, Lyon est par son site, par la beauté de ses places et de ses quais, Lyon est à coup sûr une des plus belles villes du monde entier.

Comment se fait-il qu'au sein d'une aussi florissante cité, règne un mal horrible, incurable, atroce ? Par quelle étrange fatalité, par quel inexplicable hasard, les habitants de cette ville magnifique sont-ils tous, sans exception, atteints de ce mal rongeur, qui mine et qui tue ?

Depuis tantôt quarante ans que cette épidémie a fait sa première apparition, aucun remède sérieux n'a été découvert ; c'est à peine même si l'on a trouvé quelques allégements aux souffrances des patients. La science qui s'en est occupée à tous ses moments perdus, c'est-à-dire qui n'a pas cessé de l'étudier, y a perdu tout le latin qu'elle devrait savoir.

Il en est de cette maladie comme de celle de l'amour et de toutes les autres maladies secrètes ; tout Lyonnais y a passé, y passe ou y passera.

C'est ordinairement vers vingt-cinq ou trente ans, quelquefois plus tôt, rarement plus tard, qu'apparaissent les premiers symptômes de ce mal épouvantable. J'ai même remarqué que c'est le plus ordinairement à leur retour de Paris, leur droit ou leur médecine achetés, que les jeunes gens ressentent les premières atteintes de l'épidémie.

Vous les aviez connus joyeux, gais, pleins d'entrain, de verve et de bonne humeur, vous les retrouvez mornes, tristes, accablés. Le

vous plantant sans cérémonie au milieu d'une place ou d'une rue.

Vous n'êtes plus de leur monde ; désormais ils vous éviteront, ils vous éviteront comme tout ce qui compromet leur petit système et leurs petits calculs.

Ils se répandront dans les familles honnêtes et bien pensantes. Là, ils mangieront de petits gâteaux et boiront, chaque soir, du thé ou du chocolat ; ils parleront du dernier sermon du bon vicaire ou de la conférence du sévère capucin. Ils débiteront eux-mêmes, avec la plus grande componction, des tirades où ils mèneront des lourdes et pénibles phrases, « Dieu, l'autel, la morale, le trône, la religion, le pape, le respect des prêtres et des gendarmes. » Risible salmigondis où Pascal donne la main à Joseph Prudhomme, étrange alliance du bourgeois repu montant sur les épaules de saint Augustin ou de saint Vincent de Paul, en un mot, une morale de tréteaux faite de Basile, de Tartuffe et de Falstaff, quelque chose de céleste qui a du ventre.

Tout ce verbiage est accompagné de douces larmes aux endroits sensibles, de rougeurs enfantines, de haut-le-corps pudibonds, de « ah ! messieurs » et de « ah ! mesdames » qui vous ont des douceurs d'intonation à faire pâmer d'aise tous les couvents de femmes de Lyon.

Ils saluent les corbillards, se découvrent devant les églises, se montrent en public avec des abbés et sont brusquement atteints de *delirium tremens* clérical. Ils remplissent les chapelles et les confessionnaux, suivent les processions en portant des cierges allumés et ont des airs de bonté céleste à faire croire d'en bas que l'espace de France et d'Angleterre. On les entend heurter le parvis de la tête, pousser de longs soupirs, de grands élancements, et s'affondrer l'estomac à grands coups de « *mea culpa*. »

Il est, du reste, bien d'autres symptômes qui démontrent cette maladie.

Un de mes anciens amis ayant été lui-même subitement atteint de cette singulière affection, je consultai une des lumières de la Faculté de Paris.

« Monsieur, me répondit le savant, la maladie de votre ami le Lyonnais est, je crois, un peu sœur de celle qu'éprouvait jadis la fille de Géronte, qui était muette. Votre ami veut se marier et il a besoin d'une dot de deux cent mille francs. C'est là toute la cause de son mal. »

Le fait est qu'une fois marié, le Lyonnais se guérit peu à peu et redévenait même quelquefois aussi joyeux que l'auparavant.

Histoire alors d'entretenir Coralie du Grand-Théâtre, ou de pincer la taille à la femme de son ourdurisseur.

Georges PETIT.

## RÉVÉLATION !

Mon cher FRANTZ,

Bénie soit l'affreuse grippe qui depuis trois semaines me condamne à couler horizontalement mon existence !... Je ne donnerais pas cette dernière nuit pour un empire, ni vous non plus, je parie, ni notre ami l'*Oublié*, ni le *Refusé*, ni ses milliers de lecteurs !... Ne cherchez pas à deviner, mais jetez vite votre langue aux chiens et tâchez de parcourir ces quelques lignes avec une sérénité de premier ministre.

De même qu'aux portes du Louvre, une garde veille en ce moment près de moi-lit, une vieille garde, aussi immobile que taciturne... voix dure, regard clair, cœur d'or, pour ses malades du moins... en somme, une garde modèle. On la nomme la mère *La Grise*.

Or, ce matin, vers deux heures, je suis arraché à une heureuse somnolence par un sourd et long sanglot... et, à travers la faible lueur d'une veilleuse, j'entrevois ma vieille garde penchée sur un numéro du *Refusé*... toute la collection — laquelle, entre parenthèse, forme le plus bel ornement de mon bureau — était épargnée sur ses genoux.... bientôt je vois les numéros se succéder sous les yeux creux et rouges de cette pauvre *La Grise* et j'entends de nouveau le sanglot, perturbateur de mon repos nocturne.

## FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 11.

## LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

## MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

et ainsi

### CHAPITRE IX. — (Suite).

Nous avons laissé notre héros juste au moment où une voix de femme, semblant venir de la berge, appelaît au secours.

Gauthié ne songe qu'à une chose, c'est qu'il va peut-être empêcher un crime ; il croit donc à tout hasard :

— Tenez bon, madame, me voilà !

Et le valeureux jeune homme, oubliant qu'il est seul contre quatre, tire son épée, enjambant le parapet du quai, se lance dans l'espace et tombe comme la foudre sur les épaules de l'un des assaillants, qui ne pouvant prévoir une attaque de ce côté, du même coup se va rouler, comme une masse, dans la Saône, où il disparaît aussitôt.

Je ne m'étais jamais imaginé que le *Refusé* péchât par le pathétique. Aussi, me voilà intrigué !... enfin, je reconnaissais que le coupable est notre grand roman : les *Drames de Lyon*.

J'admiraient, lorsqu'aux merveilles que fit le détrier feuillet l'appelai la garde !

Présentement qu'il y avait là-dessous quelque chose d'étrange, je voulus palper ce quelque chose. Ici, je vous fais grâce, mon cher Frantz, du colloque qui s'ensuivit, ou plutôt de la lutte... ce n'est qu'après plus d'une heure de résistance, que la vieille garde se rendit.

Elle est ma prisonnière pour aujourd'hui et demain ! Venez vite. Si je ne vous ai pas vu ce soir, je vous attendrai demain à déjeuner. Amenez notre ami l'*Oublié*. Il faut absolument amener l'*Oublié*. Je lui écrirai, si je puis.

Vous viendrez donc tous les deux, vous viendrez, car nous serons servis par... enfin, lâchons tout !... par

**LOUISE LALLEMANT ! ! !**

Oui, Louise Lallemant, Louise la belle saltimbanque, la fameuse héroïne des *Mystères de la Croix-Rousse*.... Etonnez-vous tant que vous voudrez. En attendant, votre fille Lallemant me sera de garde-malade... elle est là... là, près de moi, qui me prépare une tisane.... N'est-il pas vrai, mère *La Grise* ?

D'où lui vient ce vilain sobriquet ? Je l'ignore. Ah ! certes, ce n'est plus la blonde et séduisante maîtresse de Charles Gerbet, la brillante écuyère d'1816 !... Cependant on ne donnerait à cette pauvre femme guère plus d'une soixantaine d'années ; mais il faut y ajouter, dit-elle elle-même, au moins quinze ans de nourrice.

La mère *La Grise* affirme péremptoirement, pour l'avoir lu, de ses propres yeux, *les registres du 2<sup>e</sup> arrondissement*, être née à Lyon, rue Tupin, le 27 avril 1792, de Jean-Claude Lallemant et de Marie Coulon. Orpheline presque dès sa naissance, elle fut recueillie par une pauvre ouvrière, sa tante, qui habitait Saint-Étienne.

Il est donc faux que la petite Louise ait été ramassée, un soir d'hiver, au pied d'une croix de pierre ; elle est bel et bien un enfant légitime. La mère *La Grise* paraît tenir *mordicus* à ce détail. L'*Oublié* lui doit une rectification.

Louise Lallemant habite depuis plus de trente ans un méchant galéa de la Croix-Rousse. Elle gagne actuellement sa vie en faisant quelques petits ménages, en tricotant quelques paires de bas, et aussi en gardant les malades et veillant les morts. Elle vit dans un grand isolement et passe pour quelque peu sauvage de caractère.

Cette infortunée croyait sa jeunesse ensevelie totalement dans l'oubli ; nul ne connaît à Lyon son véritable nom. Aussi, notre roman lui cause un grand effroi. Elle ne s'explique pas comment notre collaborateur est parvenu à connaître les détails si exacts et pourtant si mystérieux qu'il révèle. « C'est un sorcier ! » m'a dit la pauvre vieille. Et tout à l'heure je l'ai entendue qui murmure : « Et encore, il ne sais pas tout !... Oh ! non ! » Ce matin, elle semble écrasée par le poids de ses souvenirs.

Je ne sais pas encore le rôle que notre ami réserve à la fille Lallemant dans les journées des 7 et 8 juin 1817. Mais le seul rappel de ces dates a mis sans dessus dessous ma pauvre mère *La Grise*.

Bref, pour la première fois peut-être depuis quarante ans, cette étrange créature est en veine d'épanchements. Il faut en profiter ! J'ai déjà deux grâces de notes à la disposition de notre ami l'*Oublié*, si toutefois son roman n'est pas irrévocablement fait.

A demain sans faute !

Bien à vous,

Denis BRACK.

**Am Potem!**

## UN HOMME NOIR

Ne croirait-on pas voir un cadavre ? pourtant, qu'il est vivace !...

Il a mille yeux, mille oreilles, mille bras ! — Il est partout, mais on ne le voit nulle part...

Quel insigne Protée !... — C'est un renard ! dit l'un.

— Un loup, prétend un autre. — Moitié renard, moitié loup, s'écrie un troisième.

Pour moi, je l'ai vu subir cent métamorphoses : tiare, poison, feu, sceptre, poignard, etc. Hier encore, il m'a apparu sous la forme d'un chassepot.

En cet instant, il lui serait très-facile de s'évanouir en fumée ou de s'écouler en ruisseau ; s'il reste dressé contre ce poteau, c'est qu'il s'imagine trôner sur un glorieux Golgotha.

Les autres bandits, croyant avoir affaire au diable en personne, fuient par tous les côtés à la fois, pareils à une nuée de corbeaux, et Gauthié se trouve seul, son épée à la main, devant une femme échevelée, déminée, et qui, en reconnaissant son sauveur, se jette dans ses bras et s'écrie :

— Sauvez-moi, monsieur ! sauvez-moi, on veut m'assassiner.

À ce moment, la lune se leva et un de ses rayons vint éclairer le visage de l'inconnue.

Gauthié fut ébloui !

Le jeune homme se trouvait en présence d'une femme admirablement belle.

L'exaltation dans laquelle elle se trouvait ajoutait à la pureté des lignes de son visage, une expression étrange qui était un attrait de plus.

Gauthié ne put retenir un cri d'admiration.

Notre lieutenant avait vingt-cinq ans, c'est-à-dire toute l'ardeur et les illusions de la jeunesse, et en tenant dans ses bras une jeune femme qui lui demandait aide et protection, il ne put s'empêcher de tressaillir d'aise, aussi, ce fut presque avec orgueil qu'il ajouta :

— Calmez-vous, madame, vous êtes avec moi vous n'avez rien à craindre.

— Ah ! monsieur, vous venez de me sauver la vie et jamais je ne l'oublierai.

— Il ne s'agit pas de moi, madame, mais de vous. Vous ne pouvez rester plus longtemps ici, prenez mon bras et permettez-moi de vous accompagner à votre domicile.

Mais il n'avait pas achevé, que l'inconnue se remit à trembler plus fort et, dans un dernier accès de frayeur, la belle épiphore jeta ses deux beaux bras autour du cou de notre héros, dont le cœur commença à battre presque aussi fort que celui de l'inconnue.

— Je ne puis, je n'en peux plus retourner chez moi, fit-elle, j'ai peur de cet homme.

Bûlrons-lui donc notre pieux encens !...

— Homme noir, d'où viens-tu ?

Il a dû descendre sur notre planète de quelque astre supérieur.

Comment expliquer les mystères de sa nature sans cette infallible théorie par laquelle nous viennent d'un soleil d'élite les êtres providentiels ou fatals, destinés à renouveler la face de la terre ?

Ah ! c'est injustement que nous avons taxé du nom d'homme l'être supérieur que vous voyez là !

Il n'a rien d'humain, qu'une certaine conformation extérieure.

Fouillez son crâne : vous n'y trouverez ni pensée, ni liberté, pas un seul de ces piètres attributs qui caractérisent notre pauvre espèce.

Creusez sous son sein gauche : vous n'y rencontrerez aucun de ces sentiments qui animent et tourmentent les membres de notre misérable humanité.

De tout cela on ne découvre nulle trace : on se croit dans un sépulcre blanchi.

Il est donc manifeste que notre petite motte de terre ne peut avoir produit cet être étrange.

Aussi, est-il sur ce monde comme n'y étant pas !... continuellement il semble avoir la claire vision d'une partie invisible.

Souvent on dirait qu'il écoute des voix et leur répond, qu'il reçoit des ordres et y obéit.

C'est un rouage qui marche, s'arrête, remarche, mais qui se monte autre part que sur la terre.

Il y a là quelque chose de terrible !...

De là, sans doute, avec un calme surnaturel, il a accompli une multitude de ces actes que les hommes, dans leur langage naïf, appellent : assassinat, vol, viol, blasphème, calomnie, etc., etc., puis, avec un calme non moins solennel, il a proclamé l'indifférence ou la légitimité de tels actes.

C'est que des hauts ou il plane en vertu de sa divine origine, cet être voit sous une teinte uniforme nos puériles distinctions de bien et de mal, de juste et d'injuste, de vérité et d'erreur.

Or, c'est là le sceau de la supériorité traîscante !

Comme cet être sublime doit prendre en pitié l'inénarrable bêtise humaine !

— Veut-on une autre preuve irréfragable de sa céleste origine ?

Plus d'une fois il est arrivé que les pauvres humains, sottement révoltés, se sont saisis de leur mystérieux envoyé, l'ont pendu, décapité, roué, écartelé, brûlé vif, etc.

Mais toujours le géant, dans son immortalité indestructible, s'est ri de ces éphémères pygmées ; toujours poursuivant sa mission providentielle, il a réussi à mettre sous ses pieds ses persécuteurs contrits !

Et aujourd'hui le voilà encore debout, impassible, croyant d'une foi inébranlable aux destinées que lui ont prédites les oracles sibyllins.

Selon ces prophéties, il doit modeler la terre sur le plan du soleil, sa patrie !

— Heureux, trois fois heureux le mortel en qui descendra la grâce suffisante pour célébrer dignement les merveilles que cet être surhumain a déjà faites pour le bel avenir vers lequel nous marchons, et celles non moins grandes qu'il accomplitra en un temps peu éloigné... à moins que...

CECI NE TUÉ CELA !

DENIS BRACK.

## LES LIVRES

## LA MONTAGNE

C'est samedi soir qu'a paru le nouveau livre de M. Michelet.

La Montagne fait partie de cette série d'études si brillamment commencée par l'Oiseau et continuée par l'Insecte et la Mer.

Le présent ouvrage a surtout été inspiré à M. Michelet par ses séjours dans les Alpes et les Pyrénées. On y sent à chaque page le culte passionné de la nature, dégénérant parfois en un pur panthéisme, et surtout le culte de l'amour, que dans une recherche incessante et systématique, l'auteur sait découvrir dans la corolle

Gauthié tressaillit de nouveau.

L'inconnue fixa alors ses grands yeux sur son sauveur.

— Monsieur, je vous étais aussi galant que je vous sais brave, et après n'avoir suivi d'une mort affreuse, vous ne me laissez pas déshonorier par un infâme.

Le lendemain je frappais à la porte du *Tintamarre*, et six mois après j'attrapais mon premier coup d'épée... qui a fait des petits !

Mais n'importe, au milieu de ce grand Capharnaüm qu'on nomme Paris, en face de toutes ces lâches concessions et ces compromis de conscience qui soulèvent les cœurs honnêtes, on est heureux de n'avoir jamais dit à sa plume autre chose que :

Ecris ce que dois !

Cela dit, je suis à l'aise pour dire, une fois par huit, tout le bien que je pense du photographe Thierry, comme artiste et comme homme.

Et je le dis !

Un de mes vieux amis, Lyonnais comme Thierry, un chimiste inconnu, dont les découvertes envahiront le monde... quand il sera mort, avait l'habitude de dire : Lyon a produit deux grands hommes : Ampère et moi !

Il était un peu trop exclusif, comme tous les gens aigris par les obstacles de la vie, et, évidemment, il ne connaissait pas Thierry, son compatriote, inconnu du reste dans ce temps-là.

Chez Thierry, l'homme de science prime le photographe, ce qui n'est pas commun.

Il a apporté sa grande part à tous les perfectionnements qu'a subis, depuis plus de vingt ans, la découverte de Daguerre, et l'Académie des sciences a eu souvent à s'occuper de ses travaux.

Se modeste dût-elle s'effaroucher, un jour viendra, où l'espère, où le savant profond recueillera, à défaut de la fortune qu'il dédaigne, une récompense honorifique que ses recherches et ses découvertes lui ont dépuis longtemps méritée.

Les salons de son établissement sont une merveille de goût et de confortable.

La collection des hommes de lettres modernes, écrivains, journalistes, auteurs dramatiques, artistes, est une galerie dans laquelle n'est pas admis qui veut.

On paie l'entrée en esprit.

C'est-à-dire avec un autographe, autant que possible en vers, griffonné au bas du portrait.

Les maîtres en poésie paient en or.

Les modestes en monnaie de bilion.

Mais encore, quels sous !

Quelques échantillons pris au hasard.

#### Jules Vallès.

C'est bien là ma mine bourrue,  
Qui dans un salon ferait peur,  
Mais qui peut-être dans la rue  
Plairait à la foule en fureur :  
Je suis l'ami du pauvre hère,  
Qui dans l'ombre a faim, froid, sommeil.  
Comment, artiste, as-tu pu faire  
Mon portrait avec du soleil.

#### Louis Leroy.

Puisque ce portrait est le nôtre,  
Disons à quel point il nous plaît ;  
Mais si c'était celui d'un autre,  
Mon Dieu !... qu'il me paraîtrait laid.

#### Francisque Sarcey.

Eh oui, c'est bien moi trait pour trait ;  
Voilà ma chieure de figure.  
Si le soleil m'a fait si laid,  
C'est qu'il travaille sur nature.

#### Jules Moineaux.

Cher Thierry, c'est très-ressemblant.  
C'est un portrait d'un art extrême ;  
Pour un rien, tant il est parlant,  
Il vous remercierait lui-même.

#### Pierre Dupont.

Je voudrais savoir l'orthographe  
Des lunas et du grand soleil,  
Pour faire un quatrain sans pareil  
A J. Thierry, le photographe.

#### Joséphine Soulary.

Taille haute, âge cinquante ans,  
Né dans Lyon. Visage ovale,  
Cheveux et barbe grisonnantes,  
Sourcils châtaignes, yeux bleus, teint pâle ;  
Front gaulois, bouche au coin moqueur,  
Nez original — monton bête,  
Signe particulier : du cœur.  
Nature du crime : poète.

Et je signe le plus près possible.

#### MAXIME

Du *Tintamarre*.

— Furieux de mon mépris, M. Cormeau songea dès lors à mettre à exécution son infâme projet.

Je ne m'enfrais pas facilement et pourtant je ne vous cache pas que cette menace me troubla.

A partir de cette époque, je m'assurai chaque soir si toutes les portes de l'hôtel étaient suffisamment verrouillées.

De plus, chaque nuit je fis veiller un de mes gens.

Le mois s'avancait et rien ne faisait présager que cet homme songeât encore à moi.

Je recommandais déjà à dormir tranquille et à me traiter de peurceuse, lorsqu'un soir, en rentrant dans ma chambre à coucher, j'aperçus sur ma toilette un papier blanc plié en quatre.

Etonnée, je l'ouvris.

Il ne contenait que ces mots :

« Le 5 juin, à minuit.

#### CORMEAU.

Nous étions au 5 juin, je regardai la pendule, il était 10 heures.

— Je sonnai violemment ma femme de chambre : Elle me jura ses grands dieux qu'elle n'avait vu entrer personne.

Evidemment cette fille ne savait rien.

Je descendis alors au service comme une folle, j'interrogeai tous mes domestiques.

Rien.

Aucun n'avait vu, ni entendu parler de ce billet.

L'émotion commençait à me gagner. Je fis ferment devant moi toutes les issues de l'hôtel ; j'ordonnai à mes domestiques de passer la nuit à veiller sur la maison. Puis, un peu calmée par ces précautions, je remontai dans ma chambre.

Il était matériellement impossible à un être humain de pénétrer dans l'hôtel.

J'inspectai tous les coins de mon appartement avec un soin minutieux. Un moment je songeai à la fenêtre,

Un « accident heureux » arrivé à notre ami et collaborateur, Moreau de Beauvière, nous prive, pour cette semaine, de sa *Causerie hebdomadaire*.

## LETTRE D'UN LYONNAIS

(N° 2)

*A Madame veuve (?) Noémie de Vieubare.*

En commençant, laissez-moi répondre à l'une de vos plus vives attaques. Vous me reprochez impitoyablement la « sympathie irrésistible » que j'éprouve pour vous ! mais, puisque vous l'exigez je me modifie, et, à l'avenir, je dirai que je ressens pour vos lettres seules une sympathie purement.... littéraire ! — Sommes-nous d'accord ?

J'arrive de suite à cette comparaison, malheureuse selon moi, de l'homme à un « rouleau d'orgue. » Ah ! madame !...

Certes, les orgues ne peuvent rendre seules des sons harmonieux, il faut que l'artiste qui en touche soit capable d'en révéler les sublimes beautés.

De même, Madame, dans une autre sphère, il est un artiste divin, chargé d'animer ce rouleau d'orgue » que vous appelez l'homme, et cet artiste, cette divinité, c'est la femme aimée ou.... rêvée. Et si cette dernière sait éclairer ses passions au lieu de les exciter, si elle sait fièrement relever le courage de celui qu'elle a choisi, si, enfin, elle sait l'aimer, dans la plus grande, la plus noble et la plus belle acceptation du mot, ce même être que vous jugiez nuisible ou.... ridicule, vous charmera, et au lieu de le mépriser ou de rire de lui, vous lui tendrez une main secourable et, qui sait, peut-être un jour, lui direz-vous loyalement : *J'é vous aime....*

Mais je m'aperçois, madame, que nous descendons, et cela par votre faute, sur le terrain banal des personnalités ; évitons-le, et si vous y consentez, causons un peu de tout, de nos amis, de nos ennemis, mais, ne parlons plus de nous, — pardon, je voulais dire : de moi.

Tenez, franchement... votre dernière lettre si mordante, si spirituelle du reste, aura, j'en suis sûr, manqué d'attrait pour plus d'un lecteur, et si l'un d'eux, votre indigne serviteur, madame, — l'a dévorée en deux secondes, beaucoup d'autres ont dû s'en servir le soir, en guise de *Constitutionnel* ou de *Courrier*, suivant qu'ils se trouvaient à Paris ou à Lyon.

Pardon !... ces maudits « rouleaux d'orgue... »

Ah ! madame, madame ! je méritais mieux.

Une idée. — Voulez-vous désormais nous raconter ce qui se passe dans votre monde, à Paris ? je vous dévoilerai, moi, ce qui se dit dans le mien, à Lyon ; ce sera tout profit pour le lecteur.

Tenez, dans ma prochaine lettre, je commencerai par vous narrer l'histoire d'un monsieur de Lyon, qui se fait dix mille livres de rente en vendant sa femme !

.....

Sur ce, madame, permettez-moi de regretter que

votre écharpe soit bleue, j'aurais préféré qu'elle fut verte, et daignez agréer l'assurance de ma considération distinguée.

Emile D'ERNEY.

P.-S. — Je vous en prie, ménagez-moi, j'ai vingt ans, c'est-à-dire des illusions....

E. E.

Madame Noémie de Vieubare nous envoie, au moment de mettre sous presse, une dépêche télégraphique pour nous annoncer que, mariant une de ses plus intimes amies, elle ne peut, pour cette fois, nous adresseser sa *Lettre parisienne*.

## THÉÂTRES DE LYON

Le dernier drame représenté sur le théâtre des Célestins, les *Treize*, a complètement échoué.

Cet échec n'a rien de surprenant, c'est ce qui arrive toutes les fois que l'on essaie d'*arranger* du Balzac pour le théâtre.

Les romans de Balzac sont avant tout des analyses prises sur nature, et l'unité d'action que la scène exige est en contradiction formelle avec la multiplicité d'intrigues et de détails que l'on admire dans les œuvres de l'illustre romancier.

Balzac est le plus grand peintre de mœurs de notre époque, n'amodrions pas sa gloire en la compromettant sur les planches.

Ainsi que nous l'avions prévu, le petit acte de notre ami et collaborateur Georges Petit a pleinement réussi et, pour me servir de l'expression du *Progrès*, « c'a été un fou rire tout le temps ».

La *famille Gredinet* est un bon vaudeville, dans l'acception complète du mot, et qui laisse loin derrière lui toutes les élucubrations plus ou moins ineptes de nos auteurs (?) lyonnais.

M. Petit possède le sentiment de la scène et on reconnaît déjà dans cette bluette une main exercée et une originalité de bon aloi.

Le canevas est neuf, le dialogue naturel, les effets comiques sont bien trouvés et habilement distribués.

Remarquons en passant le rondeau de *la carpe qui perd l'eau*, bien enlevé par M. Hommerville, et celui, *las de vivre comme un grigou*, chanté par M. Chevalier.

Mlle Clarisse, pour sa création, a droit à des éloges meritées. Mlle Maurel est, ce qu'elle est toujours : charmante.

M. Luco, dans un rôle de gandin, est original, et M. Chevalier joue avec distinction le jeune amoureux *Largemain*.

Le type de Gredinet est une des meilleures créations de M. Hommerville, déjà nommé ; cet artiste se fait tous les jours de plus en plus apprécier.

Enfin, c'est un succès qui tiendra longtemps l'affiche, et qui fait augurer très-favorablement pour l'avenir littéraire de son jeune auteur.

Avant peu, nous applaudirons certainement M. Georges Petit dans une œuvre d'une plus grande importance.

On m'a adressé ces jours derniers un charmant projet de vaudeville. Il y a, dans l'ébauche que j'ai reçue, matière à une foule de situations comiques, et le scénario déjà tracé, est lui-même rempli de bêtises toutes plus heureuses les unes que les autres.

On me demande ma collaboration pour cette bluette fantaisiste, et franchement je l'accorde de grand cœur. Je ne sais encore si, la pièce achevée, nous la présenterons aux Bouffes ou au Palais-Royal, mais tout me porte à croire qu'elle obtiendra un succès de toute première.

Cette cascade est intitulée la *Semaine religieuse*. On m'a même assuré qu'elle paraît à Lyon hebdomadairement sous la forme de brochure. L'auteur de cette brochure est M. Adrien Peladan fils.

Il serait trop long de raconter ici les facettes charmantes, les quiproquos impayables et les scènes pleines d'humour et de douce folie que contient la *Semaine religieuse*. Je me permettrai cependant d'appeler l'attention de messieurs les directeurs sur un simple détail qui à lui seul peut assurer trois ou quatre cents représentations à notre vaudeville. (Car bien que M. Adrien Peladan fils soit le principal auteur de cette pièce dont il a trouvé l'idée et les situations, il me permettra de prendre ma part de collaboration, moi qui le premier ai eu l'idée de lancer cette brochure au théâtre).

Le détail dont je veux de parler et sur lequel je compte le plus est une scène de magie du plus haut comique. L'avenir y est dévoilé d'une façon insensée qui laisse de bien loin derrière elle toutes les audacieuses comiques des douze grands et des douze petits prophètes.

La prédiction principale est qu'un grand monarque doit paraître incessamment ; un grand pontife nous est également promis. Ce grand monarque sera soit Napoléon I<sup>e</sup>, soit Salomon, soit Charlemagne. On n'est pas encore bien fixé sur son compte, et dans la pièce nous lui donnerons provisoirement le nom d'Arlequin ou de Guignol.

Quant au souverain pontife, ce sera très-probablement saint Jean l'évangéliste que l'on sera ressusciter à cet effet.

Je me borne à cette simple citation pour donner une idée de la cocasserie de cette aimable pièce et pour prédire d'avance l'immense succès de la *Semaine religieuse*, vaudeville en un acte.

Lundi prochain, au Grand-Théâtre, première représentation de *Robinson Crusoé*, musique d'Offenbach.

Demain dimanche, à une heure, la *Fanfare lyonnaise* sous la direction de M. Joseph Luigini, donne au Palais de l'Alcazar son onzième concert annuel, avec le concours de Mmes Moreau et Cortez ; MM. Peschard, Juillié, Méric, Marthieu et Barrielle, ainsi que des principaux solistes de l'orchestre du Grand-Théâtre.

Jules FRANTZ.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BULLE-CORDIÈRE, 14.

Cormeau irrité par la vue de sa blessure, ivre de fureur et de rage, se tordait sur le parquet. C'est alors que ce monstre donna l'ordre de m'envelopper dans un drap et de me jeter vivant dans la rivière.

À la pensée d'une mort aussi affreuse je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étais au bord de la Saône au milieu de mes bourceaux.

A force de me débattre, j'étais parvenue à me défaire de mon bâillon, et c'est alors qu'un dernier sentiment de conservation me fit crier au secours.

Vous savez le reste. Et maintenant, monsieur, vous comprenez pourquoi je ne veux pas rentrer chez moi.

Mais depuis un moment Gauthié semblait plongé dans une méditation profonde.

Puis tout à coup :

— Madame, je ne suis qu'un jeune homme, mais je vous jure, sur les mains de ma mère, que vous sera vengée, et vengée d'une façon terrible.

Pour toute réponse, la belle Thérèse pressa doucement le bras de son sauveur.

Tout en causant, nos deux personnages étaient entrés dans la rue Mercière.</